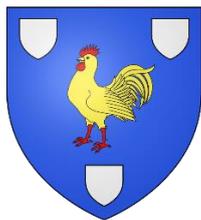


# HISTOIRE FÊCHE-L'EGLISE



Fêchois célèbre :

**Pierre Biétry**

1872 - 1918



Né le 9 mai 1872 à Fêche-l'Église

Décédé le 3 décembre 1918 à Saïgon (Vietnam)

 C'est sur le site de l'ASSEMBLEE NATIONALE que nous pouvons trouver un extrait de la biographie de **Pierre BIETRY**, homme politique et syndicaliste qui créa l'Union des syndicats ouvriers indépendants, et la Fédération nationale des jaunes de France.

## Biographie extraite du dictionnaire des parlementaires français de 1889 à 1940 (Jean Jolly)

Né à Fêche l'Eglise (territoire de Belfort) le 9 mai 1872, mort à Saïgon le 3 décembre 1918.

Député du Finistère de 1906 à 1910.

Tout jeune, Pierre Bietry quitta la France métropolitaine pour l'Algérie où il exerça divers métiers. Puis, après son service militaire, il entra aux usines Japy à Beaucourt. Mais son adhésion au parti socialiste et la part qu'il prit à un mouvement de grève en 1898 lui valurent d'être renvoyé. Il vint alors à Paris, et participa au congrès ouvrier d'Ivry. Les positions qu'il y prit, contre la grève générale, entraînèrent sa rupture avec les socialistes. Par la suite, Bietry rejeta complètement l'idée de la lutte des classes pour prôner la collaboration du capital et du travail. Loin de réclamer la suppression de la propriété individuelle, il voulait au contraire - c'est ce qu'il appelait le « propriétéisme » - y faire accéder les masses.

Propagandiste et militant infatigable, il créa « l'Union des syndicats indépendants », puis la « Fédération nationale des jaunes de France » et des bourses du travail indépendantes. Cette action n'alla pas sans provoquer des oppositions très vives, parfois violentes : celle, bien entendu, des socialistes révolutionnaires ; celle aussi des catholiques de-gauche, dont il avait attaqué le mouvement « le Sillon ».

Pour répandre ses idées, Bietry fit paraître plusieurs périodiques : L'ouvrier indépendant, Le travail libre, Le Jaune, Le genêt de Bretagne, et nombre de brochures et de livres : Les grèves (1889), Leur socialisme (1901), Le socialisme et les Jaunes (1906), Les Jaunes de France (1907), La séparation des écoles et de l'Etat (1910) et Le Trépied (1911), exposé de la doctrine «propriétiste».

A Brest, où il se trouvait en 1906, la situation sociale était tendue. Les socialistes révolutionnaires, des éléments anarchisants même, y multipliaient les manifestations, parfois ardentes. Aussi, la campagne électorale qui précéda les élections générales des 6 et 20 mai fût-elle particulièrement vive. Bietry s'y jeta à corps perdu, dénonçant « la démagogie et le sectarisme » des radicaux et des socialistes « dont les bandes exaspérées, sous les plis du drapeau rouge, incendient les usines, dévastent les maisons, profanent et pillent indifféremment les chaumières et les églises ».

Peut-être est-ce cet extrémisme anti-révolutionnaire qui lui valut d'être élu. De justesse d'ailleurs puisqu'il ne l'emporta qu'au second tour de scrutin, et avec une marge assez étroite : 8.886 voix contre 8.292 à son concurrent de gauche, Goude.

A la Chambre, il se tint à l'écart des partis. Il déposa des propositions de loi relatives au rachat par l'Etat du réseau de la compagnie des chemins de fer de l'Ouest, et à la séparation des Eglises et de l'Etat.

A plusieurs reprises, il monta à la tribune pour exposer ses thèses. Il le fit notamment, en 1907, au milieu des interruptions et des invectives des députés socialistes, au cours de la discussion d'une interpellation de Jaurès sur une grève des électriciens.

En 1908, interpellant lui-même le Gouvernement, il reprenait à la tribune les accusations qui avaient été lancées contre la Cour de cassation, et notamment contre le Président Ballot-Beaupré, après l'arrêt de révision du procès Dreyfus, en 1906. Parlant toujours au milieu du bruit, dans une atmosphère de plus en plus surchauffée, Bietry en vint à accuser Aristide Briand, alors Garde des Sceaux, de s'être fait « l'avocat du traître », et à traiter les magistrats de la Cour de cassation de « prévaricateurs et de faussaires ». Il fut frappé de la censure avec exclusion temporaire et, comme il refusait de quitter la tribune, la séance dut être suspendue.

Bietry ne se représenta pas aux élections générales de 1910. Il quitta la France pour l'Indochine où il mourut, à Saigon, le 3 décembre 1918.

**Source :** <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5739178m>

## Pierre BIETRY et le Syndicat Jaune

*Nous trouvons sur le site Gallica un ouvrage donnant de nombreux détails de la vie de notre Pierre BIETRY :*

**Les Syndicats Jaunes. Leurs Origines, La Fédération nationale des Jaunes, Les Doctrines jaunes, La Mise en pratique des Idées jaunes, L'Avenir des Jaunes** par Auguste Pavlovski, in Paris, LIBRAIRIE FELIX ALCAS. Ed. 1911

*Voici un extrait :*

p116 à p121 :

...

M. Laroche-Joubert appartient à l'école des Japy. Industriel éminent, esprit pondéré, sage, réfléchi, il créa de bonne heure la participation aux bénéfices et au capital et la coopération, dans sa grande entreprise de papeteries d'Angoulême. Orateur disert, il fut très écouté lors des assises jaunes, où l'on put apprécier la rigidité de ses principes et ses vues conciliantes.

Mais l'âme même du mouvement jaune, l'homme dans lequel le gros public a incarné la doctrine des syndicats indépendants, fut Pierre Biétry.

Né à Fêche-l'Église, dans le Haut-Rhin, en 1872, d'une modeste origine, Biétry s'expatria dès sa plus tendre enfance. A treize ans, il débarquait en Algérie, sans sou ni maille, et, pour vivre, dut revêtir le burnous arabe, et suivre les caravanes en vendant des montres. A dix-sept ans, la nostalgie du pays natal le prit, il rentra à Badevel, aux marches de l'Est. Il ne quitta sa vieille province que pour s'engager.

Ses qualités d'énergie lui valurent les galons de brigadier, mais cet homme avait la passion des aventures. Une fugue intempestive le fit envoyer aux compagnies de discipline. Il les quitta au bout de dix mois, sachant lire et écrire, instruction qui lui manquait jusque-là.

Après avoir travaillé dans l'horlogerie en Suisse et en Allemagne, l'infatigable juif-errant rentra à Badevel. Épris des doctrines socialistes, il s'en fit aussitôt le champion, créa partout des syndicats, inquiéta le patronal par ses visées enthousiastes.

En novembre 1899, des grèves éclatèrent dans le Doubs, parmi les horlogers, les tisseurs et le métallurgiste. Audincourt, Beaulieu. Badevel, Valentigney connurent les

angoisses de la Révolution. Biétry se mit à la tête des grévistes que Quilici et la citoyenne Sorgues soutenaient de leur éloquence enflammée. M. Waldeck-Rousseau, inquiet, envoya des troupes pour maintenir l'ordre. Biétry vint, à Paris, solliciter de M. Millerand le retrait de l'armée, se portant garant de ses hommes. Le Ministre promit d'acquiescer à ce désir, mais ne tint pas parole. C'est alors que Biétry, que rien n'effrayait, eut une idée folle. Il décida les grévistes à marcher sur la capitale. L'«exode » commença le 26 novembre 1895. 10000 ouvriers prirent le chemin de Belfort. L'armée leur barra la route.

Très surexcités, les grévistes auraient passé quand même. Au moment où les fusils s'armaient le Préfet intervint. Un armistice de vingt-quatre heures fut conclu. Le lendemain, le Préfet ayant interdit tout attroupement sur la voie publique, Quilici et Biétry protestèrent violemment. On leur mit la main au collet. Ces arrestations déterminèrent une débandade des conjurés, qui regagnèrent piteusement leurs foyers, tandis que Biétry et Quilici étaient conduits à Belfort. Ils devaient être relaxés peu de jours plus tard.

En 1900, Biétry, qui venait de publier quelques brochures de propagande, dont *Les Grèves*, fut désigné comme délégué au Comité général du parti socialiste. Comme tel, il fut envoyé, en août, à Giromagny, où un mouvement s'était produit. Il ne tarda pas à y être arrêté pour avoir insulté un maréchal des logis de gendarmerie. Le tribunal de Belfort lui octroya un mois de prison, son avocat, M. Viviani, l'ayant abandonné, paraît-il, au cours du procès. Biétry ne pardonna pas cette défection à M. Viviani, et l'attaqua vigoureusement au meeting de la salle Wagram.

Cette détention avait sans doute assagi le militant socialiste, car, en décembre 1900, nous le retrouvons chez son ancien patron, comme contremaître. Il laissa l'atelier pour aller représenter le Doubs et le Haut-Rhin au Congrès socialiste d'Ivry, avec mission d'y combattre la grève générale. Une déclaration qu'il avait fait paraître dans *L'Union ouvrière* de Lanoir fut jugée offensante par les congressistes qui l'exclurent du parti sans avoir voulu l'entendre.

Biétry rompit brusquement avec ses anciens amis socialistes, et accepta le secrétariat adjoint de la Bourse de Lanoir, aux appointements de 150 francs par mois. Nous avons dit comment il se brouilla avec Lanoir, et provoqua la scission des Jaunes, entraînant 10 syndicats avec lui.

Il débuta dans la presse en créant un organe dans son pays. Avec les économies qu'il réalisa (1500 francs), il fonda, un peu plus tard, *L'Ouvrier indépendant*, qui compta parmi ses collaborateurs Verleye et Gallian, du *Gaulois*.

Une lettre ouverte à la duchesse d'Uzès le mit en vedette : il entra bientôt en relations

avec MM. de Bellaigue et Poizat, le futur auteur dramatique.

Désormais son histoire se confond avec celle du mouvement jaune. Il crée la Fédération nationale, le journal *Le Jaune* à Paris, d'autres feuilles en province, multiplie les tournées de conférences ; ses adversaires cherchent, à plusieurs reprises, à lui faire un mauvais parti. On le trouve à l'étranger, organisant les Jaunes d'Allemagne et de Russie, jusqu'au jour où les élections de 1906 l'envoyèrent siéger à la Chambre comme député de Brest. Les dernières élections l'ont rendu au seul parti propriétaire. Au physique, plutôt court, ramassé, il a l'aspect d'un lutteur. Ses yeux, d'une clarté douce et pénétrante, sont ceux « d'un vrai Gaulois ». (Barel.) Une barbe fournie encadre son visage sympathique.

On a dit de lui qu'il était un séducteur Ce n'est, en tous les cas, pas un pédant. Son abord est simple et cordial. Il est plus simple qu'arrogant. Malgré sa simplicité, il laisse deviner un homme d'action prompt à l'attaque. On pourrait dire de lui ce qu'on a écrit de Louis XI : « Tout compte fait, c'est un homme ».

Autour de MM Biétry et Gaston Japy gravitent un certain nombre de lieutenants qui mettent tout leur dévouement au service de la cause jaune : des ouvriers comme MM. Czulowski, ancien employé au Havre, Wayss, Verleye, Seineville, l'ouvrier serrurier de Cherbourg, Abraham, Gautherot, Drouot; des industriels comme MM. de Bellaigue et Raphaël Toutain; l'abbé Brière, les intellectuels Poizat et Paul Barel, Leroy, Pellicot, Castellan, Méric, l'ancien explorateur Albert de Guigné, le capitaine Dejean, qui vendit sa cave pour soutenir le mouvement, M. de Weldegg, fondateur du *Jaune* de Zurich, Mmes Bosviel, Hey, de Maillefer, de Weldegg, qui avec Mlle de Blarer fit fleurir le *Genêt*, Mlle Dolbeau, et tant d'autres, tous gens de cœur et d'idéal.

...

**Source :** <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5739178m>

## Publications de Pierre BIETRY

{ BnF

Data

*De nombreux ouvrages sont disponibles et téléchargeables sur le site de la Bibliothèque Nationale de France*

*Extrait :*

*Le Socialisme et les jaunes, 1906*

*La Séparation des écoles et de l'Etat (1910)*

*Les Jaunes de France et la question ouvrière.*

*Le Trépied, 1912.*

*Les Grèves, 1899. Beaulieu, Valentigney, Audincourt, Belfort, Montbéliard, Fesches-le-Châtel, Badevel, Beaucourt, Châtenois, Mandeure, Voujeaucourt, Pont-de-Roide, Seloncourt, etc. (1900)*

**Source :** [https://data.bnf.fr/fr/13480346/pierre\\_bietry/](https://data.bnf.fr/fr/13480346/pierre_bietry/)